

Bernard Cabiron

Rencontre avec un écrivain singulier, né à Dole, enseignant à Poligny et désormais installé à Lons-le Saunier. Un bien étrange personnage possédant une considérable richesse intellectuelle, se fiant admirablement des apparences, et qui illustre magnifiquement "une certaine idée de la vie"...



Bernard Cabiron, vous venez de sortir un ouvrage consacré à l'abbé Gabriel Sage, un homme peu ordinaire, disparu en 1995, après avoir beaucoup oeuvré pour sa chère ville de Poligny. Pourquoi et comment cette idée s'est-elle imposée à vous ?

«L'abbé Sage était, en effet, un homme peu ordinaire, alors même qu'il a vécu sa vie entière à Poligny, dans la plus grande simplicité. D'habitude, le fait de ne pas changer d'endroit favorise plutôt la routine et la banalité. Or, les choses se sont passées à l'inverse pour l'abbé. Prêtre par vocation, il assure son ministère avec une foi profonde, guide les consciences, tous âges confondus. Aimant la jeunesse, il anime d'abord les Coeurs vaillants et les Scouts, fonde une chorale de petits chanteurs à l'église. En 1948, nommé professeur de français - latin et maître de chapelle au Petit séminaire de Vaux, il y enseigne pendant 30 ans, dirige la chorale de l'établissement, donne des leçons d'orgue et de piano. Enfin, et cela bien avant sa retraite, il s'investit à fond dans la restauration des églises de Mouthier-Vieillard et St Hippolyte de Poligny, une œuvre immense qui l'occupera quasiment jusqu'à son décès en octobre 1995. Si l'on ajoute sa présence de conseiller dans plusieurs associations et sa charge d'aumônier à l'hôpital, force est de constater que sa vie spirituelle, intellectuelle et artistique fut bien remplie. Cette trace magistrale consistant

à dispenser des nourritures fortes autour de lui valait bien un hommage. J'ai rédigé ce livre d'autant plus volontiers que nous étions amis».

Votre parcours littéraire est pour le moins atypique : poésie, proses poétiques, fables animalières, mémoire collective... Racontez-nous la démarche de cette étrange évolution.

«Qu'il s'agisse de poésie ou de prose, seul ou en complicité avec des peintres ou des photographes, j'ai publié une vingtaine d'ouvrages. Je ne sais pas si mon parcours est atypique... Je crois qu'il est varié, mais qu'en même temps je n'ai jamais cessé de suivre ma ligne intérieure. Comment définir cette ligne ? Disons que c'est un alliage entre l'estime que j'ai des gens quels qu'ils soient et la forme littéraire que je travaille pour parler d'eux dans la dignité. En ce sens, je n'aurais jamais pu faire un politique, car l'idée même de déprécier l'autre avec des mots a toujours été impensable pour moi».

Vous avez aussi collaboré à quelques journaux locaux. Cette page journalistique est-elle définitivement tournée pour vous ?

«J'ai eu la chance de travailler 20 ans pour *Le Progrès*, un peu pour la *Voix du Jura*, épisodiquement pour *La Lozère nouvelle*, mes racines paternelles étant caussenardes.

Du *Progrès* notamment, je garde le souvenir de la confiance et de la grande liberté que m'ont offertes des directeurs comme Jean-Louis Mussillon, Jean-Louis Lemarchal ou Philippe Bétré. J'ai donc essayé d'être à la hauteur, jumelant rapidité d'exécution et qualité du texte, n'ayant jamais craint de pratiquer un français soutenu, quelquefois d'en écrire long, voire de proposer au journal des idées hors cadre, comme des reportages ou des contes de Noël. Cette expérience aussi conviviale qu'enrichissante, parce qu'elle implique d'être proche des gens et de les aimer, a duré jusqu'en 2003. Oui, la page est tournée depuis, encore que ce ne soit pas définitivement, puisque je collabore, de temps à autre via Internet, aux *Carnets jurassiens* de Bernard Roux et de son fils Jean-Philippe. Ceci dit, je redoute l'information en boucle, le radotage sous toutes ses formes... D'accord, il ne s'agit pas forcément de payer de sa personne ! Mais tout de même, le journalisme n'est-il pas une profession édifiante ? Parbleu, pourquoi un journaliste obéirait-il à ses peurs ?

“*Entre angoisse et lumière, l'homme avance comme un équilibriste qui doit tout faire pour ne pas perdre la boule*”

Vous avez été longtemps professeur de français et de musique. Que reprenez-vous de vos années d'enseignement ?

«J'en retiens d'abord le souvenir d'un contact dense, d'un corps à corps permanent avec les jeunes qui, s'ils se montrent en général obéissants, n'en demeurent pas moins souvent fantaisistes et incontrôlables. Mon âge préféré était l'adolescence, cet âge à la fois arrogant, irrésolu, fragile par définition, mais prodigieusement évolutif. Enseignant, à mon avis, a le devoir de ne pas manquer d'autorité, tout en cherchant pas quels moyens il pourra ouvrir telle porte, provoquer tel déclin, bref favoriser chez son élève la construction de sa personne et de son projet d'avenir. Enseignant parfois quatre matières (français, latin, grec ancien et musique), j'ai eu la chance de pouvoir jouer de cette interdisciplinarité pour obtenir des

résultats probants. J'ajoute qu'en marge des atouts traditionnels que représentent le tableau et la craie, la copie, l'exercice ou le poème appris par cœur... je n'ai jamais hésité à utiliser le disque, la vidéo et le courrier électronique pour convaincre certains jeunes paralysés devant la page blanche de la nécessité de débloquer la situation. L'enseignement est une mission qui répond à une question simple : que puis-je faire pour que l'élève s'en sorte ? Honnêtement, un enseignant soucieux de ses vacances et de ses intérêts catégoriels, mais réticent à se mettre en quatre pour ses classes, n'est pas à sa place. Là aussi, comme pour l'abbé Sage, c'est une affaire de mission».

Anecdote intéressante : il semblerait que quelques-uns de vos élèves aient ensuite trouvé leur voie, littéraire, musicale ou artistique, de par l'éclairage que vous leur avez apporté durant leur adolescence...

«En sortant de l'école, les jeunes finissent tous par trouver leur voie... à de rares exceptions près. Ne ja-

musique, celui-ci m'a répondu : «ils avaient une bonne oreille, et je pense qu'ils ont dû beaucoup travailler pour arriver là.»

Quel est votre regard sur notre société contemporaine ? Livrez-nous vos impressions, vos réflexions...

«De notre société je ne dirai pas de mal, mais n'en dirai pas de bien non plus. Nous sommes sur une pente descendante : le bon sens et certaines décisions douloureuses pourraient nous permettre de redresser la barre, mais il semble que ce soit casus inoperabilis. En fin de compte, je suis pessimiste. Pessimiste, chaque fois que je regarde le saignant journal télévisé ou que je gamberge un peu trop. Pessimiste encore quand je vois un petit nombre de gens crouler sous le fric, alors que l'immense majorité a de plus en plus de mal à tenir la tête hors de l'eau. Je me dis : vraiment l'homme verse facilement des larmes, mais n'est pas prêt à partager. Ça c'est pour la tête. Heureusement, il n'y a pas qu'elle dans la vie. Il y a l'amour : j'ai la chance de vivre avec une femme que j'aime et qui est ma bonne fée. Enfin, il y a l'action : le travail manuel pour lequel je ne suis pas trop empoté, et l'écriture qui me permet d'arranger les choses à ma façon. Là, place à l'optimisme. Entre angoisse et lumière, l'homme avance comme un équilibriste qui doit tout faire pour ne pas perdre la boule».

Et maintenant, quelle va être la suite de votre aventure ? Quels sont vos projets, vos envies, vos attentes ?

«J'ai 64 ans. Je voudrais savoir vieillir sans devenir un vieux c... , au moins sans trop rognonner. Des projets, je n'en manque pas : l'écriture toujours et encore, mais en repassant par la fiction. Fiction qui est une excellente façon de se rendre présent au monde... en rêvant».

Gabriel Sage de Bernard Cabiron, en vente à la librairie polinoise (25 €) ou contact direct auprès de l'auteur : contact@bernardcabiron.com ■